

Dora Yankelevich

Le corps et la lettre¹

Il y a environ quatre ans, une fillette âgée de sept ans, placée dans une institution spécialisée demande à être reçue au centre médico psychologique.

En même temps, je reçois une lettre d'une collègue ; elle me fait part, brièvement, des vicissitudes de cette fillette, avant son arrivée à l'institution.

Maltraitée par sa mère, elle avait été retirée du milieu familial par décision du juge et hospitalisée.

Son corps était marqué par des coups et des blessures.

Marie fait partie d'une fratrie de huit enfants, filles et garçons, les sept vivant avec le père et la mère.

Avec son regard de méfiance, son corps figé et tendu, corps errant, corps égaré, elle demande:

- Qui es tu ?

L'analyste répond par son nom.

- Je m'en fous.

- Qu'est ce que tu fais ici ? demande-t-elle,

- J'écoute les malheurs des enfants.

- Je m'en fous.

Elle crie, elle crie de haine, déchire les feuilles, casse les feutres, jette la pâte à modeler et :

- Je m'en fous !

Pendant plus d'un an, les séances se déroulent ainsi, avec des injures et des crachats ; elle s'attaquait aux constructions en pâte à modeler des autres enfants.

Tout cela ponctué par des :

- Je m'en fous !

Je lui réponds :

- Moi, je ne m'en fous pas.

¹ Exposé remanié d'une intervention faite en août 1997 à Rio de Janeiro, à l'occasion du colloque "A criança e o saber" de l'École Letra Freudiana.

Concluant ainsi la séance.

Plus tard, à certaines séances, le "Je m'en fous" s'accompagnait de "Je ne veux plus venir" , "Je ne veux plus te voir" et de nouvelles crises de colère.

Quelque chose d'impossible prenait place, un réel qui échappe à toute tentative de nouer symbolique et imaginaire.

À ce stade, l'analyste, sans savoir ce que pourrait advenir, lui dit :

- Si tu ne veux pas venir, tu ne viens pas. Il n'est pas possible de t'aider si tu ne le désires pas.

La haine ne fit qu'accroître, mais quelque chose de nouveau apparut, - l'ambivalence - partir ou rester.

Elle sort du bureau et reste dans les couloirs à crier et à donner des coups.

Lors des séances suivantes, de nouvelles productions de dessins s'effectuent, non pas seulement sur la feuille de papier, mais comme une sorte de continuité de la feuille au corps.

La feuille de papier est le prolongement de son corps. Elle se colore les ongles avec les feutres, comme si, sur son corps, se dessinait quelque chose.

- C'est plus joli avec du vernis, intervient l'analyste.

Malgré le "Je m'en fous" Marie avait souri pour la première fois, elle rougit. Le regard de l'autre la féminisait.

Au cours d'une autre séance, elle me demande d'écrire mon nom. Elle écrit le sien à côté et essaye de les assembler.

Elle joue avec les lettres, les sépare, les remet ensembles.

Elle n'écrit que des syllabes, que des phonèmes, que des sons.

Elle me demande de les lire, de leur donner un sens, comme s'il y avait un mouvement du sens au non-sens.

Chez Marie, le dessin de la lettre était toujours accompagné de mouvements circulaires de la tête et du corps.

Le corps accompagnait le tracé de la lettre.

Le jeu de la lettre va créer un bord qui se dessine entre la jouissance et le savoir.

Le non-sens radical de la lettre tient au réel. La lettre différente du signifiant est susceptible d'en marquer la limite.

Des paroles des syllabes, des phonèmes, des lettres peuvent affecter le corps de chacun, quel que soit sa structure.

Les mouvements circulaires de sa tête et de tout son corps m'ont fait penser que les lettres écrites sur le papier étaient d'autres inscrites sur son corps, comme un livre de chair dans lequel s'inscrivent les signifiants de la demande et donc du désir de l'Autre.

On peut affirmer avec Lacan que le corps est parlant:

"Par son corps même, le sujet émet une parole qui est comme tel, parole de vérité, une parole qu'il ne sait même pas qu'il émet comme signifiant. C'est qu'il en dit toujours plus qu'il ne sait en dire."²

Dans ce passage du réel au signifiant; il se produit un apaisement, une pacification. La production est autre.

Elle s'est mise à la pâte à modeler, elle modèle des plats qui doivent être mangés par elle et aussi par l'analyste.

Ce passage par l'oralité, par l'incorporation, par l'introjection symbolique permet à Marie de refaire son histoire et d'en créer une nouvelle.

C'est pendant ces séances que Marie parle de "chez elle", de ses frères et sœurs, de sa mère ; des week-end d'horreur pendant lesquels elle restait enfermée, parfois sans manger, meurtrie par des coups et des douches glacées. Même les interventions du père - quand il était là - n'y faisaient rien.

Enfin elle dit qu'elle ne voulait plus y retourner et ne plus voir sa mère.

Peu de temps après, Marie dit qu'elle doit me donner une bonne nouvelle : quelqu'un lui apprend à lire et à écrire.

Plus tard, elle ne pouvait pas s'empêcher d'écrire la phrase qu'elle venait de dire. Elle y parvenait avec difficulté, ses éléments de l'écriture étant encore rudimentaires.

Elle cherche à fixer les mots, les paroles et à faire son inscription comme sujet.

Cependant, les mouvements circulaires du corps réapparaissent, la haine et la méfiance.

² J. Lacan, *Séminaire "Les Écrits techniques de Freud"* p. 292.

Les feuilles sont déchirées, l'analyste les ramasse et les met de côté.

Il intervient :

- Tu ne viens pas ici pour apprendre à lire et à écrire, c'est un autre qui te l'apprend. Ici il s'agit d'une autre histoire.

Elle part en claquant la porte.

La matérialité de la lettre incite le sujet à la conserver comme signe d'un objet perdu.

Marie croyait qu'en écrivant ses phrases, il n'y aurait pas de perte, pas d'oubli.

Elle m'appelle pour me dire qu'elle ne viendra plus.

- Entendu. À la semaine prochaine. dit l'analyste.

Elle revient pour me dire qu'elle va à l'école, deux matinées par semaine. En peu de temps, elle réussit à lire et à écrire.

Parallèlement, en séance, il y a un retour aux jeux des plats préparés.

Elle écrit ce que contiennent ses plats, la surprise de l'analyste était que dans ces plats, elle mettait des mots écrits sur un bout de papier, qu'il fallait manger, incorporer.

"Le statut du savoir implique comme tel, qu'il y en a déjà du savoir dans l'Autre, et qu'il est à prendre. C'est pourquoi il est fait d'apprendre. Le sujet résulte de ce qu'il doit être appris et même mis à prix [...], le savoir vaut juste autant qu'il coûte beau-côût, de ce qu'il faille y mettre de sa peau, de ce qu'il soit difficile [...] d'en jouir. [...] Dans le jouir, la conquête de ce savoir se renouvelle chaque fois qu'il est exercé. [...] Le savoir est dans l'Autre, qu'il ne doive rien à l'être si ce n'est que celui-ci en ait véhiculé la lettre."³

Quelques semaines avant les grandes vacances, Marie se demande si le fait de commencer une scolarité normale comme tous les enfants aurait comme conséquence le retour chez elle.

Elle veut retourner chez ses parents.

Elle pose une autre question :

- Comment tu le savais ?

Comment tu savais que ce serait possible de lire et écrire ?

La force de la question et l'attente d'une réponse ; l'analyste répond qu'il ne le savait pas, que ce savoir était écrit en elle.

³ J. Lacan, *Séminaire "Encore"* p. 89

- Tu mens, tu ne dis pas la vérité, dit-elle.

Quand la fonction du sujet supposé savoir peut être incarnée, elle montre que le transfert est fondé. L'analyste est à cette place en tant qu'il est objet du transfert.

Qu'est-il supposé savoir? La signification.

- Comment tu le savais que ce serait possible ? dit Marie.

Etre un sujet du désir. Et elle interroge aussi le désir de l'analyste.

L'analyste est le support d'une figure de l'Autre, d'un sujet supposé au savoir inconscient.

Pour finir, revenons à la haine qui parcourt le texte et l'analyse de Marie.

Haine de Marie pour sa mère. Petite enfant, elle a été exclue de chez elle, la seule de la fratrie, sous le couvert des juges et des institutions.

"Le rôle de la mère, c'est le désir de la mère. C'est capital. Le désir de la mère n'est pas quelque chose qu'on peut supporter comme ça. Ça entraîne toujours des dégâts. Un grand crocodile dans la bouche duquel vous êtes. C'est ça la mère. On ne sait pas ce qui peut lui prendre, tout à coups de refermer son clapet. C'est ça la mère"⁴

Au cours de l'analyse, elle a pu s'extraire du champ du désir de la mère pour y substituer la fonction du père à travers son nom. Son nom est la marque du père, ce nom est lié à son désir.

Il est un signifiant que trace le trajet de la cure.

Le nom-du-Père vient, au lieu de l'Autre inconscient, symboliser le phallus.

Elle demande à l'analyse de la faire accéder à un savoir sur son désir.

Désir de savoir qui n'est pas sans lien avec la haine féconde. Freud nous le fait entendre dans "Pulsions et destins des pulsions". Selon lui, plaisir et déplaisir dépendent en effet de la connaissance que nous avons d'un réel d'autant plus haï qu'il est méconnu.

Le réel est alors surestimé pour la menace qu'il représente. La haine participe donc de l'inventivité du désir de savoir.

⁴ J. Lacan, Séminaire "L'Envers de la psychanalyse" p. 129.

Et à son tour, Lacan dans le séminaire "Encore " (p. 84) : "[...] s'il nous faut aujourd'hui rénover la fonction du savoir c'est peut être parce que la haine n'y a point été mise à sa place ".

Marie termine son séjour dans l'institution. En moins d'un an, elle a parcouru toutes les classes de l'école primaire et entre en sixième.

Elle a toujours cette passion pour l'écriture, pour la recherche du sens des mots.

Elle est amoureuse d'un garçon, et, dernièrement, elle me montre le vernis qu'elle a mis sur ses ongles en disant :

"C'est du vrai".